

Patrice Bougon et Marc Dambre (dir.), *Henri Thomas : l'écriture du secret*, 2007, Champ-Vallon, coll. « Essais », 288 p., 22~~×~~Ä.

Denis Devienne

DANS ROMAN 20-50 2009/1 n° 47 , PAGES 163D À 169D

ÉDITIONS SOCIÉTÉ ROMAN 20-50

ISSN 0295-5024

ISBN 9782908481662

DOI 10.3917/r2050.047.0163d

Date de mise en ligne : 16/01/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-roman2050-2009-1-page-163d?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société Roman 20-50.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

COMPTES RENDUS

Michel Collomb, *Paul Morand : petits certificats de vie*, Hermann éd., 2007, 151 p.

Snob, diplomate, séducteur, homme pressé..., Morand, caméléon cosmopolite, n'a cessé de changer d'identité, autant dire de chercher la sienne. Rappelant la dimension amphibie de cette personnalité aux fluidités énigmatiques et miroitantes, l'amusante photo d'un Morand déguisé en scaphandrier ouvre ce livre de Michel Collomb dont il est inutile de rappeler qu'il est un des meilleurs spécialistes de l'écrivain : en plus des nombreuses études qu'il lui a consacrées, il a édité l'ensemble de ses nouvelles chez Gallimard, dans la Bibliothèque de la Pléiade, avant de diriger l'édition complète de ses romans dans la même collection¹. Discontinu, fidèle en cela à l'esprit d'éclatement qu'a souvent pratiqué Morand, cet ouvrage réunit ici quatorze essais. Dans cette mosaïque d'études, Collomb parcourt l'ensemble d'une carrière (qui s'étend sur près de soixante ans) et d'une œuvre entre autres caractérisée par la grande variété des genres expérimentés. Ce pêle-mêle critique varie les angles d'approches. Collomb, qui connaît très bien la biographie de Morand, l'utilise pour éclairer certains aspects allusifs de l'œuvre et du contexte où elle s'élabore. À la différence de son ami Proust, Morand a accordé une place majeure à la vie, avouant même la préférer à la création, s'il fallait choisir, et il a voulu en jouir en homme pressé pour goûter le plus d'expériences plaisantes possibles. Cette fièvre de vivre, ses plaisirs autant que ses déconvenues comme lorsqu'il voulut réussir comme scénariste, définissent des approches qui éclairent de façon intéressante nombre de ses textes, tels ses récits de voyages, ses portraits de ville, sans parler de son *Journal d'un attaché d'ambassade* issu de ses fonctions diplomatiques pendant la première guerre mondiale. L'histoire littéraire renforce l'analyse narratologique que privilégient d'autres études, sans omettre les emprunts à la sociocritique et à la psychanalyse.

1. — *Nouvelles complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, 1992, et t. 2, 1993 ; *Romans*, avec la collab. de M. Dambre, C. Douzou, V. Giroud, J. Lecarme, D.-H. Pageaux et Ch. Petr. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005.

S'ouvrant ainsi sur le parcours d'une vie (« Occupé à vivre »), l'ouvrage se poursuit avec « Un certain art d'être diplomate ». Il envisage ensuite ses amitiés avec Proust et avec Giraudoux. C'est aussi l'amoureux de la vitesse, le nouvelliste hors pair, le romancier, le chroniqueur de Vichy, son activité à la radio, son rapport à la modernité... qu'abordent ces essais, dont le dernier réfléchit sur la réception du *Journal inutile*, objet de polémique lors de sa parution en 2001. Collomb a voulu ici délivrer à Morand par ces petits essais critiques ce que l'écrivain en désignant les poèmes qu'il enregistrerait sur le dictaphone de sa chambre d'hôtel au U.S.A. appelait des petits certificats de vie. Positions politiques malheureuses, antisémitisme, homophobie..., du haut de 2008 et de ses bonnes consciences faciles, on pourra reprocher ce que l'on voudra à l'homme, mais sa « longueur d'onde » littéraire, son œil et son style swingué, restent inimitables, parmi les meilleurs du siècle achevé.

Catherine Douzou

Jan Baetens, *La Novellisation : du film au roman*, Les Impressions Nouvelles, coll. « Réflexions faites », 2008, 237 p.

La novellisation est « le genre qui adapte un film original sous forme romanesque » : telle est la définition donnée par Jan Baetens d'une pratique aussi vieille que le cinéma. L'auteur de cet ouvrage, qui s'est déjà intéressé à la paralittérature (essentiellement la bande dessinée et le roman-photo), étudie ici un genre qui, la plupart du temps, s'adresse au grand public, mais qui, dans certains cas, ne s'interdit pas les recherches littéraires et l'invention de formes esthétiques.

Dans la première partie (« Sur le genre de la novellisation »), après avoir fait un historique de cette pratique, Jan Baetens la définit comme une « anti-adaptation », un « double », un « calque » du film, puis précise le rôle « rhétorique » des illustrations contenues dans le péritexte. La deuxième partie contient des « Lectures et analyses » de novellisations. Sont d'abord envisagées celles qui respectent les cahiers de charge imposés par les éditeurs, soucieux de lisibilité et de respect de la narration traditionnelle : *La Passion et la mort de Jeanne d'Arc* par Pierre Bost, d'après le film *La Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Th. Dreyer ; *Les Vacances de M. Hulot* de Jean-Claude Carrière, d'après la réalisation portant le même titre de Jacques Tati ; *J'irai cracher sur vos tombes* de Françoise d'Eaubonne, qui transpose le roman sulfureux de Vernon Sullivan, autrement dit Boris Vian ; *Breathless* de Leonore Fleischer, d'après le film de Jim Mc Bride, qui est, lui-même, un remake d'*À bout de souffle* de Jean-Luc Godard. Jan Baetens présente ensuite des novellisations beaucoup plus ambitieuses, qui relèvent de la cinéphilie et de la recherche littéraire : *Cinéma* de Tanguy Viel, relecture du *Limier* de Mankiewicz ; *La Tentation des armes à feu* de Patrick Deville, qui prend comme point de départ *Topaz* de

Hitchcock ; *Le Goût amer de l'Amérique* d'Alain Berenboom, qui s'appuie sur *The Shop around the corner* de Lubitsch et sur *La Vie est belle* de Capra ; *La Vie de Jésus* de Bruno Dumont, qui accompagne son propre film au titre identique ; *La Part de l'ombre* d'Olivier Smolders, contenant, dans un esprit surréaliste, une autonovellisation, en grande partie visuelle, de *Nuit noire*. La dernière partie ne craint pas l'oxymore puisqu'elle est consacrée aux « poèmes-novellisations », ceux des cinéastes français de l'« école de la photogénie », tels Louis Delluc, Germaine Dulac, Jean Epstein, et ceux de Jean-Luc Godard ; dans tous les cas, il s'agit de rechercher la banalité et de minimiser l'importance de la narration.

Un passage de *La Novellisation : du film au roman* résume la démarche de Baetens : « la novellisation n'est décidément pas un genre comme un autre et [...] son étude suppose un va-et-vient permanent entre lecture du texte et lecture du contexte, entre industrie et création, entre art et société. En ce sens, la novellisation est peut-être le plus 'complet' des genres littéraires qui soient ». Cette démarche donne lieu à plusieurs angles d'étude qui se complètent. Jan Baetens est un poéticien, qui dégage la spécificité des arts (cinéma et littérature) et, à l'intérieur de ceux-ci, des genres (cinéma muet et cinéma parlant ; roman et poésie) et des sous-genres (« serials » de Feuillade et « film d'art » ; « ciné-romans » et « films racontés »). Il est aussi un historien dans trois domaines : d'abord, l'édition (rivalité de Gallimard avec des éditeurs plus populaires tels que Fayard et Tallandier ; collection « Romans-Choc » chez Seghers, qui insiste sur le thème de la jeunesse), puis le cinéma dans son évolution générale et ses réalisations particulières (les analyses de la deuxième partie constituent de véritables dossiers sur l'histoire des films, en particulier de *J'irai chercher sur vos tombes*) et, enfin, la littérature, qu'elle soit populaire ou plus élitiste. Il est enfin un théoricien et un sociologue de la réception des œuvres (mutations des manières de voir un film provoquées par la nature des DVD, avec leurs bonus, et avec l'inclusion de scènes tournées mais non retenues dans le film passé en salle, et par leur utilisation qui peut être fragmentée). Jan Baetens, dans un style à la fois technique et clair, ne se contente donc pas de nous éclairer sur la novellisation, sous-genre littéraire méconnu, mais il nous aide aussi à comprendre les évolutions artistiques et technologiques de notre société.

Ajoutons que certains chapitres de l'ouvrage de Jan Baetens ont paru dans certaines revues, dont *Roman 20-50* pour *Les Vacances de M. Hulot*, mais ils ont été remaniés et l'ensemble ne donne jamais l'impression de collage.

Paul Renard

Le Fantastique, textes choisis et présentés par Michel Viegnes, Flammarion, « GF Corpus Lettres », 2006.

Michel Viegnes signe avec ce petit ouvrage de 239 pages une belle présentation de la littérature fantastique et de la réflexion critique qu'elle a suscitée. On redécouvre depuis quelques années ce domaine qui connut un engouement suite aux analyses de Todorov traduites et publiées² en France au début des années 70, dont la thèse, même critiquée, reste indispensable à toute réflexion sur le fantastique. Tout un pan de la production romanesque contemporaine décline un large nuancier du merveilleux à l'étrange. L'univers épique de Sylvie Germain où se multiplient les données surnaturelles, ceux de Marie N'Diaye ou de Marie Darriousecq, de Maryse Condé ou de Le Clézio... illustrent cette tendance. Ce petit livre est à la fois un instrument utile à la découverte de ces nouveaux corpus comme à la redécouverte d'autres plus anciens. Sa bibliographie sélective (6 p.) recense néanmoins les ouvrages critiques phares qui jalonnent l'histoire contemporaine de la critique sur le fantastique. Fidèle au principe de la collection, Michel Viegnes fournit une introduction (42 p.) puis aborde en 6 sections différents aspects du fantastique, chacune d'entre elles présentant quelques textes d'auteurs ou de critiques, qui sont ensuite reproduits en extraits. Les corpus utilisés appartiennent au XIX^e et au XX^e siècles, ils sont français ou étrangers mais sont toujours de grands virtuoses du genre. Enfin un Vade-mecum (23 p.) fait une mise au point précise sur les termes critiques essentiels à l'approche du domaine fantastique.

L'introduction d'une très forte densité débroussaille le maquis où les définitions du fantastique s'entrecroisent ou se contredisent. Elle fait saillir alors les points de tension entre ces approches différentes (« l'œil ou l'esprit ? », « Le littéral et l'allégorique »...) ce qui permet, chemin faisant, de cerner la notion, d'en signaler quelques questions essentielles, littéraires, esthétiques mais aussi anthropologiques et philosophiques (celle notamment de l'interrogation sur la notion même de réel) qu'elle englobe. Faisant une mise au point sur les approches critiques et leurs limites respectives avec une grande clarté résultant d'une maîtrise affirmée de ce domaine, Viegnes a le mérite d'aborder le fantastique comme une catégorie esthétique et non comme un genre, ce qu'on lit encore parfois. On ne peut en effet comprendre celui-ci qu'en l'abordant non seulement dans le récit (roman, nouvelle...) mais aussi dans les arts plastiques, dans la musique et le cinéma. Les 6 sections qui suivent cette stimulante introduction sont là encore très pertinentes et proposent un circuit dans les problématiques majeures du domaine : « La rhétorique »,

2. — *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, 1970.

« la somme de toutes les peurs », « Rêves et délires », « Objets et images », « Éros obscur », « Figures de l'autre ».

On regrette seulement que l'auteur omette de se poser la question du théâtre fantastique et des problématiques de cette catégorie mise en scène, car il existe des textes dramatiques à potentialité fantastique ou comportant des données merveilleuses ou étranges (dans les pièces des dramaturges québécois : Chaurette, Danis, Mouawad, par exemple...). On imagine que cette dimension du texte dramatique fantastique nécessite d'être envisagée en regard avec la mise en scène qui actualisera ou non certaines virtualités des situations et des mots. La poésie fantastique, quant à elle, a été traitée par Vieignes dans un autre ouvrage, *L'Envoûtante étrangeté : le fantastique dans la poésie française (1820-1924)*³.

Catherine Douzou

Patrice Bougon et Marc Dambre (dir.), *Henri Thomas : l'écriture du secret*, 2007, Champ-Vallon, coll. « Essais », 288 p., 22 €.

Faut-il lire Henri Thomas (1912-1993) ? Faut-il tenter de rendre davantage publique une œuvre qu'on célèbre pour son secret ? Le colloque de janvier 2003 (Paris, Sorbonne) dont le présent volume rassemble les actes, tente de répondre à cette question.

Un inédit de Thomas, retrouvé au Japon, y a été notamment annexé ; quelques pages touchantes dans lesquelles l'écrivain évoque *ses auteurs*. Il manque tout de même au volume, en dépit d'une excellente bibliographie, une chronologie qui aurait facilité l'orientation du lecteur néophyte.

Les raisons de lire Thomas que ce dernier pourra glaner au gré de ces dix-huit articles sont nombreuses. Tout comme le sont les publications de cet auteur, romancier, poète, critique, épistolier et traducteur. Le livre laisse de côté les traductions de Thomas (notamment sa très bonne traduction des *Sonnets* de Shakespeare) mais aborde toutes les autres facettes de l'œuvre. L'idée est alléchante : montrer comment un auteur, peu connu du grand public, se cache et se dévoile dans sa vision littéraire hybride (à la fois classique et moderne, insérant les notations de ses carnets dans le roman, par exemple).

Tout d'abord, on peut découvrir Thomas à travers ses liens avec d'autres auteurs plus familiers. Un récent essai de Derrida a, par exemple, offert à Thomas un écho amplifié. Mais qui peut être dangereux. Qu'on se souvienne de la façon dont une postface de Maurice Blanchot au récit *Le Bavard* avait plongé dans son ombre toute l'œuvre de Des Forêts qu'il mettait en lumière alors. La mention de l'article de Derrida dans les articles de Rabaté, de Syrotinski, de Bougon, de Quinsat, de

3. — PUG, 2006, coll. « Bibliothèque de l'imaginaire », 30 €.

Lecoœur, évoque les découvertes faites par le philosophe en lisant le roman *Le Parjure*. L'intitulé-même du colloque et ses thèmes peuvent aller quelque peu dans ce sens : on aborde l'écriture et pas « un écrivain » ; le secret, pas le mystère ; l'errance, pas le voyage. Mais l'ensemble échappe largement à ce danger.

On peut lire aussi Thomas parce que c'est un écrivain déroutant, multiple, ambitieux. Pourquoi son œuvre est-elle alors restée confidentielle ? À qui la faute ? Plusieurs des articles semblent penser que c'est le fait d'une paresse critique. *Difficilement déchiffrable pour l'entendement critique* (Pettersson) est la zone dans laquelle erre Thomas, qui confie à des romans *contrariés* (Rabaté) ses avatars aux noms multiples ou sans nom. Parodies, mises en abyme (comme dans le récit *La Relique* analysée par Pierre Hyppolite), allusions pullulent, dans des textes *instables*, selon Quinsat, qui définit élégamment les carnets de l'auteur comme n'ayant *aucun souci de rassembler dans une grande allégorie de soi-même cette poussière de rencontres*.

On peut ainsi trouver dans cette œuvre une étonnante ressemblance avec l'œuvre de Gérard de Nerval, notée très pertinemment par Alain Schaffner. Le thème du scrupule et celui de la veille (de la veillée, du veilleur, de la veilleuse, du vigile), variations très fortes relevées dans la plupart des analyses de l'œuvre et son côté *un peu accidentel* (en l'occurrence du roman *Le Précepteur*) en sont des indices, que confirme l'auteur de *La Nuit de Londres* lui-même.

On peut lire aussi Thomas pour les liens qu'il a avec d'autres auteurs sur qui plane le secret, tels que Pierre Herbart, Georges Perros (grand homme de carnets, lui aussi mais également, on le sait moins, auteur de traductions-adaptations de Strindberg, aussi importantes que les traductions que fit son ami Thomas, sans doute) ou Emmanuel Peillet, ou encore André Dhôtel, autre maître en étrangeté et homme de hasard s'il en est. On découvrira ces liens dans plusieurs articles reproduits ici. On doit aussi mentionner Paul de Man, dont la présence rôde dans le recueil, et Jean Paulhan. Tous ces auteurs, qu'on pourrait dire inclassables s'il en était de classables. Qui n'appartiennent à aucun mouvement, sinon pour certains aux dernières flammes du Surréalisme, au Collège de Pataphysique, par exemple, mais par exemple seulement. Le rapport de Thomas aux revues (*84*, *La NRF*), choisi par deux commentateurs, est en ce sens, éclairant.

Et Thomas lui-même ? A-t-il un secret à garder ? Ses personnages semblent le dire, par leur flagrante ressemblance avec quelque chose de connu, leur *étrange familiarité*, analysée par Bougon. Paul Souvraut ? John Perkins ? Chalié ? Lequel détient la clé ultime ? Question qui pourrait sembler oiseuse. C'est que toutes les incarnations de Thomas donnent un nom à son secret. Un secret révélé perd sa force ; un secret désigné,

simplement nommé, montre qu'*il y a autre chose*. C'est sans doute ce décalage léger avec quoi joue Thomas et qui fait qu'il reste encore confidentiel malgré son originalité.

Ce recueil a le mérite de toucher du doigt une œuvre à l'endroit de sa douleur proprement littéraire : Henri Thomas n'a pas encore trouvé tous ses lecteurs.

Denis Devienne